

Les deux puceaux

Le gros du roi, préparation au départ

Je réponds au nom de Maurice, petit garçon encore mouillé derrière les oreilles, j'ai 17 ans. J'aimais bien rire, mais encore un peu farouche devant les filles, j'étais puceau, et devant une fille, je ne savais pas par où commencer, je me tenais donc à distance du soi-disant sexe faible.

Même pour mes 17 ans, je suis assez petit, en plus je fais plus jeune que je ne le suis. J'aime bien me promener en short, t-shirt et tennis, ce qui me rajeunis encore plus. N'étant à ce moment pas intéresser par les filles, j'aimais bien mieux, le soir venu me faire plaisir seul dans mon lit ou dans la salle de bain. Je n'étais pas une beauté : mais assez séduisant ; la tête d'un poupon ; un petit air de fille ; de bonne proportion ; musclé comme un athlète. J'aime la natation, le ski et le cyclisme.

J'ai été casé dans l'école d'apprentissage pour être Menuisier. Le Paternel, menuisier lui-même, en avait décidé ainsi. Mon frère quant à lui, 19 ans, fréquentait plutôt les bars à filles. Travaillait en ce moment au gros du roi, c'est à lui que nous voulions rendre visite.

Le père de Monique, m'a offert une place d'apprenti cuisinier, nourri et logé avec Monique.

Monique Grandjean fille unique d'une famille de petit bourgeois, la fille de papa. Enfant gâté mais pas à l'extrême. Le père propriétaire d'une brasserie de la place des terreaux. Pour leurs vacances la plupart du temps en hiver allaient les passer dans les Alpes, à saint Gervais-le-Faillet où ils avaient une petite maison Monique venait de finir son collège, 18 ans, une très bonne élève. De quelques cm de plus que moi, mais elle avait une très jolie silhouette, un tain basané et un visage très fin, des yeux profonds noirs. Ses cheveux châtain mit-long qu'elle rassemblait en deux tresses, qui lui tombaient sur les épaules. Une poitrine haute, pas très grosse mais suffisante ; des Mamelons pointus ; ses auréoles sombres mais pas très larges ; Un joli ventre plat ; des fesses ferme et rondes ; des jambes fines. Elle portait un t-shirt jusqu'au nombril, un short de sport vert assez vague, certainement son short du collège, assez large, un soutien-gorge rose à balcon, que l'on pouvait en voir les contours à travers son t-shirt, chaussure de sport, espadrille ou quelque chose du genre.

À cinq ans, elle faisait de jolies toiles, enfantin mais assez jolie. Papa en a décoré le restaurant. Un jour il s'aperçut que les clients étaient très intéressés, et voulaient les acheter. Il ne voulait pas, c'était les tableaux de sa fille. Jusqu'au jour, qu'une de ses camarades de classe, lui demanda une toile. Elle la lui donna et le père de son amie lui remis un billet de 500 francs. La deuxième qui lui demanda un tableau, c'est elle qui d'office lui dit. D'accord, pour 500 francs. Papa s'en est mêlé, et les autres furent vendus pour huit cents francs. D'année en année, ses tableaux devinrent toujours plus connus, plus demandés et bien entendu plus chère. Aujourd'hui seulement, douze tableaux ont été vendus, entre 1500 et 2500. Pour notre tableau, quelques-uns étaient prêts à donner 20 000.

En colonie de vacances, nous reçûmes chacun un surnom, Momo pour Monique et Poupon pour moi, que nous avons gardé

Les filles étaient des camarades de classe de Monique, « Les filles de la martinière » connue dans toute la ville pour leur dévergondage, et en cas de besoin se réunissaient pour défendre l'une d'elles. Ou la venger. Elles étaient dans ce cas agressives. Elles n'aimaient pas les hommes mariés, si elles s'apercevaient qu'il était marié un œil au bord noir et s'il avait menti, deux yeux aux bords noirs. Monique avait été prise par cette bande, sans le vouloir, les filles aimaient leur petite pucelle comme elle l'appelait. Elles partaient très souvent en partis, tirant Monique avec elles, et lorsque la partie se transformait en orgie, Monique disparaissait, elle n'aimait pas.

À un exercice de sauvetage, pour les colonies de vacances, ou je me retrouvai le seul garçon devant une vingtaine de filles de la martinière. Elles se sont aperçu ou devinèrent que je devais être puceau et que Monique avait un fort penchant pour moi. Elles nous avaient tendu un piège, pour nous faire nous dépuceler.

J'aviserai le lecteur de bien vouloir se reporter à mon livre les deux puceaux.

J'avais eu l'idée de rendre visite à mon frère, pour lui faire faire connaissance de Momo, car mon frère était également peintre, mais en aucun cas n'aurais pu vivre de sa peinture. Je ne lui avais naturellement rien dit.

Le père de Momo, lui avait prêté sa voiture, une grosse DS-23 break. Ou elle me fit ranger une vingtaine de tableaux, son chevalet, des toiles vierges, ainsi que ses pinceaux, sa grosse camera qui était une caméra de médecine, pour l'étude des mouvements. Elle me fit mettre sur un cintre deux belles robes de cocktail

- Poupon me demande-t-elle, tu n'as pas de costume ?
- Qu'est-ce que tu veux que je fasse de ce truc-là ?
- Le porter pardi si je porte une robe, je veux te voir avec un complet.
- Tu es comme ton père, tu ordonnes.
- Oui, je suis sa fille. De toute façon on a le temps. Tu viens avec moi à l'atelier NA, on te fait faire un costume. Elle me tire par la main, et je n'ai plus rien à dire,
- Je n'aime pas porter de costume. Elle me pose son doigt sur ma bouche.
- Mon Poupon, si je porte une Robe du soir, tu dois porter un costume, je te promets, ce ne sera pas souvent.

J'ai bien entendu refusé avec violence, prétextant mon manque d'argent, ce qu'elle n'accepta pas, nous venions, a sa demande expresse de mettre notre argent en commun. Elle voulait gérer notre budget. Même si je dis non, je sais que j'ai déjà perdu. Je dois me laisser faire.

D'ordinaire, Je n'aime pas être dominé, mais dans ce domaine, je me laisse faire, et pour le reste, elle n'est pas dominante du tous. Elle m'a fait faire trois costumes, des préfabriqués sur mesure, en 2 heures tu te retrouves avec un complet fini, dans mon cas 3 un bleu-ciel, un noir-bleuté, et un gris clair presque blanc, chaussette par-dessus sans oublier les chaussures, c'est tout juste qu'elle ne me fit faire un chapeau. Maman Hélène se marrait et Papa Marius secouât la tête en disant

- On reconnaît sa mère. Maurice tu vas avoir des problèmes pour la dompter.

La dompter ? Je crois que j'ai perdu d'avance, pour le moment, c'est tout le contraire qui ce produit. Je dois encore téléphoner à mon frère, il doit nous attendre non pas demain comme prévu, mais après-demain, et il doit nous attendre à l'hôtel « **Le Spinaker & SPA** », elle connaît, elle a réservée. Pour Midi, nous mangerons la, il est notre invité. Tu te présentes à la réception, ils te diront la suite.

– Tu ne t'emmerdes pas me dis mon frère, un des hôtels les plus chères

Nous avons tous préparé, la voiture est maintenant fermée dans le garage. Caché sous une couverture notre livre de sexe Je la prends par la taille.

– Momo ?

– Oui ? Oh pas maintenant.

– Si. Nos short et culottes sont tombés

– Vient contre le mur de dos, dit Momo, nous ne l'avons pas encore essayé. Tu dois me faire mouiller d'abord, c'est écrit dans le livre dit-elle.

– Tu veux faire, celle contre le mur ? Lui demande-je

Je décidais donc de la préparer avec mes doigts, de ma main droite qui lui prend ses jolis seins, je lui fais tourner ses petites pointes entre mes doigts, je l'excitais, mes deux doigts de la main gauche, bien profonds dans son vagin, je pousse et retire mes doigts comme je le ferais avec ma verge mon pénis par cette action était contre ses fesses nues, et commençait à se réveiller. Comme écrit dans le livre, je la faisais déjà jouir, son entre devenait humide. Dans le livre, ils disent pas humide, mais mouillée.

– Poupon, je mouille, je mouille.

– Tais-toi, c'est moi le chef.

J'ai donc cherché son clitoris avec mes doigts pour la faire sauter en l'air. Son petit bouton devenait plus grand : son ventre, son dos, ses fesses se cambraient, ma verge était prête, Momo était prête, sa cyprine coulait maintenant abondamment, j'étais prêt. Je pris mon pénis d'une main, entrouvre les lèvres de son trésor avec mes doigts, je frotte mon gland dans son paradis, pour bien le mouiller et doucement le fait glisser à l'intérieur. Je m'aperçois qu'elle est brûlante à cet endroit, ce qui fait se raidir mon sexe, s'il le peut encore, un peu plus. Maintenant, je lui prends ses seins dans mes mains et la tenant bien je pousse mon bas-ventre : lentement, continuellement, jusqu'au plus profond. Je suis arrivé et je marque un arrêt

– Poupon continu, continu c'est bon comme tu fais

– Tais-toi, je t'ai dit, c'est moi le boss.

– Oui, mais continue.

Elle se détend : son dos, ses fesses, ses seins se relâchent. Je sens ses muscles enrober mon sexe et le masser, Je commence mon va-et-vient, tous son corps se contracte à nouveau, dans sa respiration, elle pousse de grand gémissements, qui augmente avec mon va-et-vient, ces gémissements qui deviennent des cris de plus en plus fort. Ses fesses ; se dandinent, se soulèvent, elle cherche à se retourner, me prend un poignet, elle crie de plus en plus fort.

– Poupon, c'est pas bien, dit-elle entre deux soubresauts, je ne peux pas t'embrasser.

Je continue maintenant en accélérant : j'ai l'impression que ses jambes chancellent, elle a pris mes poignets, son souffle lui fait défaut, mes fourmis, se déplace dans mes cuisses qui oscillent, tous le corps de Momo est en agitation. D'un coup, j'éjacule, elle m'évalonne : en m'aspergeant les cuisses de cyprine, en s'effondrant. E la retiens par la taille comme je peux. Effectivement, moi non plus je trouve cette position pas bien du tous, je ne le referais pas.

– Poupon embrasse moi.

– Je suis obligé de me retirer pour cela.

– Poupon : retire-toi, mais embrasse-moi, prends-moi, dans tes bras, serre-moi fort. Je n'aime pas du tout, et toi. Ne reviens pas avec cette idée

– N'oublie pas, c'est ton idée. Et moi non plus, je n'aime vraiment pas, il dit dans le livre pénétration moyenne. Ouvre la voiture, il nous faut une serviette de toilette

– Tu es sur, que ce soit mon Idée ? Elle m'embrasse que je ne puisse pas répondre.

Grand départ

Notre départ à lieu à six heures du matin, j'ai mis mon short, elle, son chemisier seul le troisième bouton était fermé, et une petite jupe jaune assez courte, elle était adorable. Notre siège de devant, une banquette, mais dossiers séparés. À cette heure-ci, pas beaucoup de monde dans les rues.

Nous avons récupéré l'autoroute par Gerland, derrière le marché-gare. Au premier péage, dans la file d'attente, elle fit tomber sa culotte. Au premier parking, nous nous arrêtons, je demande

– Pourquoi on s'arrête ?

– Je veux faire l'amour.

– Dans la voiture ? Elle n'a pas répondu

– À peine arrêtée, elle fait tomber mon dossier, mon short et le reste, et se retrouve assise sur mes cuisses, mon outil dans la main. On frappe à la vitre, de mon côté, deux motards de police qui nous fait signe de baisser la vitre. Elle fit vite retomber sa jupe.

– Mademoiselle, ce que vous voulez faire est interdit. Dit-il en souriant, descendez sil vous plaît.

Dans un soupir, sans rien dire, elle ouvre la portière me donnant mon short et descendit. Elle était rouge écarlate. Je la suivis de près.

– Vos Papiers lui demande le policier Elle doit se pencher dans la voiture, heureusement, je me trouve la, pour lui cacher ses fesses nues, en me mettant devant elle

– C'est vous le chauffeur ? Me demande-t-il. Momo sans réfléchir répond à ma place

– Non monsieur, c'est moi la chauffeuse.

– Votre adresse, ? Place des terreaux, comme sur la voiture.

– Et vous ?

– La même adresse monsieur.

– C'est bon, ne vous faites pas prendre, cela coûtera 500 francs d'amande et nos deux motards sont repartis.

– Momo, tu as aussi des idées dis-je en remontant dans la voiture

– tu n'avais pas envie ? Moi si, j'étais toute mouillée, même bien mouiller.

– Moi, je n'étais pas près.

– Mon envie m'a passée

– Et moi j'ai envie maintenant. Madame la chauffeuse. Tu sais ce que l'on appelle une chauffeuse ? Une allumeuse, c'est ce que tu as dit aux flics.

Après cet intermède, nous avons roulé jusqu'à Valence. J'adore cette voiture, ce confort, ce silence, je me sentais bercé, comme dans un bateau, ma tête sur son épaule, je lui caressais la cuisse, et son trésor sous sa jupe. Nous sommes entrés dans la ville, pour nous rendre à l'hôtel restaurant « Maison Pic » très luxueux hôtel pour prendre notre petit déjeuner.

– Bonjour Mademoiselle Grandjean, on ne vous attendait pas si bonheur.

– Bonjour madame, nous voulions prendre notre petit déjeuner, chez vous et je vous aie apporté quatre toiles de remplacement. J'airai aimé nous prendre en photo dans votre jardin, mais... complètement nue... est-ce possible ? Cette Maison à un splendide Jardin avec un étang, Momo voulais nous prendre en photo nue dans ce magnifique jardin

– combien de temps doit durer votre séance ?

– Moins d'une demi-heure, nous voulons que quelque photo pour mes tableaux

– Pas de problème mademoiselle Grandjean, je ferme le jardin vous ne serez pas dérangés. Momo m'a expliqué le fonctionnement, de l'appareil et du système d'accompagnement à l'infra-rouge. Cet appareil est formidable, tu peux faire suivre un objet, par exemple une voiture ou une personne. Nous avons fait quelques poses dans les fleurs, dans le jardin sur les bancs, nous nous caressions, enlacé ou simplement assis, même dans la mare. Nous avons eu besoin de moins d'une demi-heure.

– Merci beaucoup Madame nous prendrons deux grands cafés, pour moi deux croissants, et toi Poupon ?

– Trois croissants. Tu veux que j'aille te chercher les toile ? Lui demande-je

– Oui, les quatre, sur le papier j'ai écrit Valence.

J'ai donc été chercher les toile dans la voiture, et je regardais cet hôtel de grand lux, c'était vraiment beau, tend de lux, je n'avais jamais vu.

– Madame, voici les tableaux de rechange, nous continuons sur Dignes

– Merci, voici votre enveloppe. Momo à ranger l'enveloppe dans son sac

– Merci et au revoir.

Les pêcheurs

Nous voilà de nouveau en route, et nous décidâmes de nous rendre d'abord à st Laurent, pour acheter des pêches, je connais très bien le vendeur, un ami à mes parents. Nous sommes arrivés, Il était presque onze heures à st Laurent. En me voyant, il fut d'ailleurs très content, de me revoir. Monsieur Bernard commence avec moi une longue. Discussion sans fin.

- Comment vont tes parents.
- Quand viendrez-vous pour les vacances
- que fais-tu maintenant ?
- Est-ce ta fiancée, etc., etc.
- Poupon, qui s'inquiète sur l'heure qui avance, me dit gentiment à l'oreille.
- Poupon, tu sais ce que j'ai envie ?
- J'ai compris ce qu'elle voulait, qui nous avais presque coûtés cinq cents francs,
- Bon, dis-je, pour couper court à la discussion, Monsieur Bernard, nous voulions t'acheter des pêches
- Oh, pas de problèmes, va te les ramasser, pas trop murs, tu connais, là-derrrière la maison, je t'en fais cadeau, et emporte donc une cagette d'abricot. Dit bonjour à tes parents, je me sauve, fait comme chez toi. Et il pose deux cagettes d'abricots et une de prune dans la voiture.

Nous sommes en plein cœur de la culture de la pêche, les pêcheurs s'alignent sur des km, presque continuellement arrosés par de grands jets d'eau, par-dessus le plantage qui retombe en pluie. Tout automatique, et il s'enclenche nous n'avions pas commencé. Momo se réjouit, nous allons pouvoir faire l'amour sous la pluie et le soleil, qui nous fait Jaillir de jolis arcs-en-ciels multicolores de tous les côtés. Nous devons d'abord protéger la caméra, pour cela elle à une enveloppe spécialement pour la plongée jusqu'à vingt mètres en plastique. Puis nos vêtements seront mis à labrit.

Après un court moment seulement, nous sommes complètement mouillées, trempés. Moi extérieurement, mais elle, également intérieurement. J'ai bien coincé Momo contre un arbre, sa Jambe gauche autour de ma taille. Cela me rappelle le temps de notre premier dépucelage à la piscine, mais cette fois, il n'y a pas les filles pour nous tenir et nous faire faire le mouvement. Seule la caméra nous regarde et nous suis, toutes les 15 secondes, le déclic. Cela me fait tout drôle de voir cette caméra se tourner et suivre mes mouvements, car elle l'a réglé sur mon nombril. Momo a dénoué ses cheveux, et je la voie comme sortie de sous la douche. Belle comme le jour, je dirais encore plus belle que le jour.

Lui prendre ses seins dans ma bouche n'est pas facile, je dois encore la retenir, mes mains glissent sur son corps, cette pluie fine, pénétrante qui nous mouille, je ne voie même plus rien. Je lui tiens la jambe d'un côté contre moi, et de l'autre j'essaye de lui tenir les fesses, mes mains glissent sans arrêt. Au moment de la jouissance, la pluie à cesser, ce qui veut dire que monsieur Bernard est de retour. Nous avons réussi quand-même à éjaculer ensemble. En éjaculant, elle est presque tombée, et Monsieur Bernard qui nous appelle.

Maurice, Maurice ou êtes-vous ?

Merde, je n'aurais jamais cru que de passer son examen de puceau soit aussi difficile. Momo se cache derrière moi, lorsque nous le voyons arrivé avec deux serviettes de toilettes. On le regardait arriver, ressemblant à des chiens mouillés, et lui qui se marrait.

– Excusez-moi, j’ai oublié d’arrêter l’eau. N’ayez pas peur, j’en vois à poil chaque jour, dans ma piscine, ils viennent tous à poil.

Nous n’avions pas encore cueilli une seule pêche, aussi il nous aida, et cinq cagettes rentrèrent encore dans la voiture.

Nous sommes reparties de chez monsieur Bernard, il était un peu plus de Midi. J’aurais bien aimé une bonne friture de l’Ardèche qu’ils disent, mais Mademoiselle Grandjean en a décidé autrement, et voulait manger chez « le Patio » à Beauchastel.

– Dis-moi Momo, cela a l’air d’un restaurant chère, non ?

– Oui, il n’est pas bon marché, mais tu vas te régaler. Et ne te fais pas de soucis, tu es mon homme, tu es mon invité. Que tu le saches, une bonne fois pour toutes, pour éviter tes rouspétances dans l’avenir, si on est ensemble, je ne veux pas te voir ouvrir ton porte-monnaie. Compris moussaillon ?

– Si je comprends bien, c’est toi qui portes le pantalon.

– Tu y vas un peu fort, regarde, je ne porte même pas une culotte, mais... c’est moi quand-même qui commande, comme Maman. Aller vient j’ai faim.

– Effectivement, un très bon repas, et je me suis vraiment régalé, avec ma petite caméra, j’ai photographié toutes ses présentations, peut-être, pourrais-je apprendre de ses photos.

En montant dans la voiture, un mélange de parfum de pêche et d’abricot dans la voiture, c’était presque insupportable. Nous avons mis le climatiseur pour les fruits. En cours de route, le bouton du corsage de Monique c’est ouvert, et ses seins étaient à l’air.

– Momo, tu as tes seins nus

– tu n’aimes pas voir mes seins ?

– Si bien sur mais, tu ne veux pas fermer...

– Non, Juste les regardés, pas les toucher.

– Tu veux une pêche ?

– Bonne idée.

– Je te mets une serviette, autrement c’est trop dangereux

– comment trop dangereux ?

– Oui, si tes seins ont le goût de la pêche, je vais y mordre dedans, avec plaisir même.

Jusqu’à Digne, nous avons mangé quatre pêches chacun. La petite serviette n’a pas servi à grand-chose, en faisant notre petite pause, ses seins avaient quand même le goût de la pêche. Arrivée à Digne, elle me fit mettre mon complet avant d’entrer, elle avait sa robe violette sombre, par contre, chaussures sans talon. Elle me coiffa encore comme un bébé, arrangeât également sa chevelure, et nous entrons, accueillies par la patronne

Digne hôtel le grand Paris

- Bonsoir Mademoiselle Grandjean, avez-vous fait un bon voyage ?
- Oui madame, merci beaucoup, je vous présente mon partenaire et mon fiancé, monsieur Maurice Motié.
- Nous avons fait un détour oui, nous allons au « Gros du Roi ».
- En effet, un grand détour. Je vous ai réservé la plus belle chambre, comme vous me l’avez demandé. J’aurais besoin de votre carte de paiement, et de vos cartes d’identités, ainsi que de monsieur votre fiancé.
- Voilà. Je vous ai également apporté huit tableaux.
- Je vous envoie tout de suite deux messieurs pour décharger voulez-vous voir l’exposition ?
- Bien sure madame, venir de si loin et ne pas la voir ?
- Suivez-moi.

Nous arrivâmes dans une grande salle, où nous reçûmes une coupe de champagne, une centaine de toiles sont exposées, de trois auteurs différents, dont Monique chaque artiste avait une photo grandeur nature dans son coin, Monique, était même la plus jeune, elle fut reconnue tout de suite, un groupe c’était formé autour de nous, et les questions pleuvaient.

Elle dut expliquer sa nouvelle série, cela était inattendu qu’elle passe de ses enfants à l’érotique. Je n’étais pas à mon aise, je n’y connais absolument rien en peinture, et me balader en costard au milieu de tous ses gens riches, ce n’était pas pour moi. Heureusement, elle a écourté, prétextant la fatigue du voyage.

- Momo, j’aimerais prendre un bain.
 - Allez ben vient, nous avons encore au moins une heure avant le repas.
- En passant devant la réception, Momo fut encore interpellé
- Mademoiselle Grandjean, à quelle heure désirez-vous être réveillé ?
 - Oh, j’allais oublier, nous désirons partir à six heures, je pense à cinq heures avec un bol de café au lait.
 - Et monsieur ?
 - La même chose.
 - Tenez, c’est votre enveloppe.
 - Merci beaucoup, on se revoit pour le dîné.
 - Messieurs ! Appel la patronne, accompagné ses Messieurs dames dans leur chambre.

Ils nous ouvrent la porte et se dirige immédiatement au réfrigérateur, sorte une bouteille de champagne de la veuve je ne sais pas quoi, deux coupes qu’ils remplissent avant de nous la remettre. Sur la table basse, un glacier pour le champagne, et ils ont disparu.

Une chambre immense d’au moins cinquante m², une baie vitrée sur toute la longueur du mur, que l’on pouvait ouvrir sur une terrasse qui donnait directement sur la piscine, utilisable jour et nuit. Un lit où l’on pouvait dormir à quatre sans se toucher. Une salle de bain miroitante, des miroirs de partout et une baignoire comme une piscine. Un lux comme je n’avais jamais vu. Le champagne était un très bon champagne, pendant que l’eau coule dans la baignoire, qui ressemblait plus à une piscine, qu’à une baignoire j’ai bu encore une coupe. Nous nous sommes presque endormi dans la baignoire, nous étions tellement bien, l’un contre l’autre, je l’enfermais dans mes bras. En sortant, j’entre dans le salon, je m’aperçois, que les rideaux étaient grands ouvert sur le public.

- Momo, il faut fermer les rideaux, ils peuvent tous nous voir.
- Mais non, ce sont des miroirs, nous, on peut les voir mais pas eu.
- Ça fait rien, moi je ne veux pas les voir. Dis donc, ils sont jolis ses peignoirs elle prend le téléphone.
- Réception, j’aimerais acheter deux peignoirs, un, homme et un, femme. Est-ce possible ?
- Très bien madame, nous viendrons les prendre après le repas.
- Dis-moi Momo, as-tu tes pinceaux et tes tubes de couleur ?
- Oui, pourquoi ?
- Tu vas voir. Il va chercher un pinceau, y met de la couleur, une feuille de dessin. Nous allons faire un tableau, érotique pure. Couche-toi là, écarte les jambes, très bien.
- Qu’est-ce que tu dis ?
- Oui regarde, tu tiens ton pinceau dans ta petite chatte, et tu peins avec. Il lui met son pinceau dans sa petite fente, tu dois le tenir.
- Tu es complètement fou, toi.
- Si regarde, elle se laisse faire en riant, ils ont créé un gribouillage de couleur sur la feuille.
- Maintenant, tu dois signer. Elle signe toujours en riant. Moi j’écris le non, Érotique pure. Et je fais une photo
- Aller dit Momo au lieu de faire des conneries vient manger, et tu mets ton costume, noblesse oblige.

J’ai encore regardé notre création et je la pose sur la commode avant de se rendre au restaurant. Un restaurant 5 étoiles, qui ce soir était plain, et tous ces gens qui disaient : bonsoir mademoiselle Grandjean, bonsoir Mademoiselle Grandjean. Si cela n’avait tenu que de moi, je les aurais tous mordu ses gens. Le pire, j’étais obligé de répondre d’un sourire et d’un signe de tête. Moi qui n’aime pas cela, j’étais servi. Dans le fond, un orchestre de trois musiciens jouaient en sourdine.

Pour le dessert, la patronne nous a apportée notre peignoir, un set. Deux peignoirs, deux grandes serviettes, deux petites, deux gangs de toilette deux savonnettes de je ne sais plus quel grand couturier, un flacon d’eau de Cologne pour l’homme, un parfum pour la femme. Le tout bien présenté. Marqués du nom et du signe de la maison, la patronne dit à Monique : Mademoiselle Grandjean, c’est un cadeau de la maison.

De retour dans notre chambre, Momo rangeât ses affaires, remit mon costume dans son emballage, et nous nous sommes couchés, nous étions tous deux fatigués, elle plus que moi et nous devons nous lever à cinq heures. Puis, bien serrés l’un contre l’autre, après quelques caresses, nous nous sommes endormis. Réveiller à cinq heures en sursaut par le téléphone, Momo est debout, moi je dormais encore

- Mademoiselle Grandjean, il est cinq heures, voulez-vous vos cafés ?
- Oh oui, sans mon café je ne suis bonne à rien.
- Et celui de monsieur Motié ?
- Oui sil vous plaît. Il dort encore, mais je le réveille.

Deux minutes plus tard, une petite table roulante arrive, avec notre café et des croissants brûlants, ils sortaient vraisemblablement du four. Elle m’interdit naturellement de m’habiller, et son appareil fixé sur ma poitrine me suivait de nouveau. J’étais quand même heureux avec elle, et je sentais qu’elle l’était aussi, elle se faisait toujours une joie de me présenter comme étant son fiancé.

- Momo, il me faut encore mon slip.
- Tu n’en as pas besoin, je ne porte pas de culotte.
- Tu es une petite dévergondée

- ne le répète pas, tu reçois un œil au bord noir.
- Excuse-moi, une grande dévergondée.
- J’aime mieux comme ça.

Près pour le départ, il n’était pas six heures, nous étions à la réception, elle donne encore le numéro de l’hôtel « Spinaker » au gros du roi ou nous nous rendons, pour d’éventuelles questions, récupérer nos papiers, et nous grimpons dans notre pêché, (La voiture qui ne sentait que la pêche). Je lui ai remis sa serviette autour du cou, ouvert son corsage, que je puisse regarder ce qui est beau et nous voilà reparti, direction le gros du roi.

Autoroute A 51, une heure et demie plus tard, nous étions à « Aix-en-Provence », pause café, nous avons trouvé une place entre deux caravanes, et cette fois, nous avons fermé les rideaux de la voiture comme il nous manquait de la place ! En longueur, largeur et même hauteur, j’étais presque plié en deux sur elle, ses jambes en l’air replier sur mes épaules les genoux contre la portière. J’avais naturellement des problèmes pour atteindre sa poitrine avec ma bouche, du fait que ses jambes ne pouvaient pas s’ouvrir davantage. J’ai quand même réussi à la faire mouiller abondamment. J’entrais mon gland d’abord, que je réussis à bien mouiller, et me cognant la tête au toit de la voiture elle criait déjà, et j’avais peur de réveiller les habitants de ses caravanes qui dormaient certainement je réussis donc à la faire jouir, je réussis même sans ouvrir les portières à la prendre dans mes bras, à nous serrer l’un contre l’autre, ce qui était un exploit, mais nous étions heureux une fois de plus. Nous étions, faut le dire avec des mots durs, dégueulasse les mains collantes des pêches que nous avons mangées en cours de route, mon corps collant, sa poitrine qui ne sentait et n’avait le goût que de la pêche et enfin nos jambes plaignent de ce mélange de cyprine et de sperme qui cette fois avait été très abondant.

Les seins de Momo ont vraiment le goût de la pêche. Nous sommes restés la presque une heure, mais nous avons le temps. Il nous reste une heure et demie de trajet, il est maintenant huit heures et demie nous serons arrivés vers dix heures, je veux prendre un bain et dormir.

Le gros du roi l'hôtel

Le Miramar hôtel

Nous sommes arrivés comme prévu dix heures, notre chambre était déjà prête. Le personnel vida la voiture, sauf les fruits, nous recevons un bol de café et des croissants. Je m'aperçois également qu'ici elle est également connue et qu'elle est accueillie avec des grands ma demoiselle Grandjean.

Notre chambre, une grande chambre d'environ quarante mètres ² le sol recouvert d'un joli marbre rose, un lit très grand, le bord du sommier en bois, une table moderne, pieds en acier, le dessus en bois un vase de fleurs, deux chaises modernes. Sur la droite du lit, se tient la salle de bain, marbre gris sur les murs, marbre rose sur le sol. Une baignoire énorme, une douche, lavabos, le tout dans un style du vingt et unième siècle. Accolé à la salle de bain un placard, bas surmonté de petits rayons, une machine à café. Une grande armoire à double portes à miroirs.

Dans la chambre, petit bahut sur lequel un téléviseur, placé entre deux portes fenêtre coulissante, donnait sur la terrasse, presque aussi grande que la chambre avec chaise longue. Nous donnait une vue imprenable ! Sur la ville, la plage, à peine cent m.

Je viens de prendre mon bain, seul. Elle arrive, avec des tas de jeunes qui lui apporte ses affaires.

– Poupon, tu veux bien mettre ton costume gris ? Moi je mets cette robe rouge.

Le téléphone sonne. Une Dame de Digne voudrait vous parler.

– Oui, passez-la-moi merci

– Mademoiselle Grandjean, vous avez oublié un dessin dans la chambre, je l'ai fait accrocher avec vos tableaux. Que vous ne cherchiez pas.

– Merci beaucoup madame, merci beaucoup. Le téléphone sonne à nouveau

– Tu prends, je vais me préparer, et elle m'embrasse en se dénudant

– Monsieur, Monsieur Motié Serge vient d'arriver

– Pouvez-vous le faire patienter avec un apéritif, nous arrivons.

– C'est ton frère demande ? Momo

– oui, tu veux que je t'aide ?

– Surtout pas, cela durera encore plus longtemps, vas rejoindre ton frère, j'arrive.

Mon grand frère vient d'arriver, après les embrassades, un pastis pour mon frère, je prends un martini rouge, il s'étonne.

– Dis-moi Maurice, que fais-tu dans cet hôtel ? En costard ? Tu m'étonnes.

– Ma Monique m'a dit : Noblesse oblige.

– Et... Est-ce le grand amour ?

– Je crois que oui, elle me tient, et, bien. Son père me prend comme apprenti cuisinier. Tien la voilà, Momo, je te présente mon grand frère, Serge, Momo, ma Monique.

– Je ne me serra pas trompé, ton frère te ressemble comme deux goûtes d'eau

– Je trouve ton amie très belle, plus belle que toi.

– Jaloux.

– on va se mettre à table, à quatorze heures il y a un vernissage et se sera plein dit-elle.

– Oui, j’ai vu, mais c’est uniquement sur invitation. Momo sort une carte de son sac, voici ton invitation si tu veux t’y rendre ?

– Oh ça c’est gentil merci. Tu t’intéresses à la peinture Monique ?

– Oui, ça m’arrive dit-elle en souriant

– Tu la connais, cette jeune fille ? Je crois, elle s’appelle Grandjean, ou quelque chose comme ça dit mon frère. Je fais également de la peinture, mais je suis loin d’être aussi bonne qu’elle

– Oui je la connais, dit Monique, elle s’appelle Grandjean, quelque chose comme ça. Tu pourras me montrer tes peintures, cela m’intéresserait de les voir.

– Demain si tu veux, demain matin. Un garçon de service s’approche de notre table avec le téléphone.

– Mademoiselle, on vous demande de Digne

– Donnez. Le garçon branche le téléphone sur la table, et lui donne l’écouteur.

– Mademoiselle Grandjean, c’est une catastrophe, nous avons 5 Clients qui se battent pour votre petite peinture que vous avez oublié, que dois-je faire ?

– Vendre madame, vendre.

– Combien ?

– Aux enchères, le plus offrant sans oublier vos dix pour cent.

Pendant le repas, tous les clients étaient fixés sur nous, cela me dérangeait, que l’on me regarde pendant le repas. Momo elle, n’était pas dérangé, même pas de vivre dans ce luxe.

Le repas est terminé, et il est presque quatorze heures Momo se lève. Nous devons nous approcher, venez tous les deux.

– Ce n’est pas encore ouvert dit Serge.

– Cela va s’ouvrir, venez. Ils se rendent devant l’entrée, l’huissier entre-ouvre pour la laisser passer.

– Monsieur, nous somme trois.

À l’intérieur, deux personnes attendait Monique avec impatience, les agents.

– Mademoiselle Grandjean, nous vous attendions

– Nous sommes là, nous pouvons commencer, toi Serge à ma gauche, Poupon à ma droite. Apportez-nous une coupe s’il vous plaît

– Maurice, c’est elle la peintre ?

– Oui.

– C’est elle mademoiselle Grandjean ?

– Ben oui.

– C’est ton amie ?

– Plus que ça encore.

– Tien la bien

– non, c’est elle qui me tient, elle m’a accroché et ne me lâche pas, moi je l’adore.

Nous avons bu notre coupe de champagne, mais Momo ne me lâchait plus, expliquant ses peintures à Serge qui se régalaient. À dix-huit heures environs nous sommes sortis. En passant devant la réception, elle est interpellée

– Mademoiselle Grandjean, Digne vous a téléphoné. La gentille dame à simplement dit ceci : érotique pur, vingt-deux mille, payés.

– Poupon, t’a entendu ? Tu as gagné vingt-deux mille francs.

– non, je n’ai pas suivi.

– Ton érotique pure a été vendu, vingt-deux mille francs.

– Ils sont fous ses gens, je prenais ça pour un gribouillage. Et ce n'est pas le mien, c'est toi qui l'a fait.

– Serge, tu vas souper avec nous, après on te raccompagne, nous t'avons apporté des pêches. Dit Monique. Poupon, il me plaît ton frangin.

– Tu veux te marier avec lui ?

– Tu aurais bien aimé que je dise oui, mais tu ne te débarrasseras pas de moi aussi facilement : je t'ai. Je te tiens, je ne te lâche pas.

Nous avons donc raccompagné mon frère à sa caravane, c'est son habitation, décharger ses fruits, nous en avons gardé quelques-uns pour nous. Nous rentrons la voiture, moi j'ai remis mon short et mon t-shirt, elle une petite Jupe rouge aussi courte que sa jaune, et nous nous retrouvons dans une disco au centre. Je savais bien danser et je pouvais bien mener ma partenaire. Je viens de m'apercevoir, que Momo ne portait pas de culotte et j'avais mes deux mains sur ses petites fesses. Par contre Serge ne sait pas danser et préférerait rester sur le bord de la piste. Il faut reconnaître, qu'il avait pas mal de succès avec les filles, je ne me faisais pas de souci pour lui. Nous, nous dansions, serrer l'un contre l'autre en nous embrassant. Tout d'un coup nous entendons dans notre dos une voix connue qui nous interpelle,

– Halo les puceaux. Mimi ou Mireille, dans les bras de mon frère.

– Halo Mireille, je te présente mon frère, et lui tu ne pourras pas le dépuceler, c'est déjà fait depuis longtemps.

– Je le sais, je l'ai même déjà essayé, cela fait même une semaine que nous sommes ensemble.

– Et il te plaît ? Tu veux le garder ?

– Il me plaît beaucoup. J'aimerais bien le garder, mais je ne sais pas ce qu'il en pense me dit-elle de telle manière qu'il ne l'entende pas. Elle avait pris mon bras, Serge le bras de Monique

– Je te préviens tout de suite, il n'aime pas les collantes, il aime être seul, il aime à sa manière, il est adorable, il te donnera tout, mais si tu lui demandes trop, il te jettera. Il ne te demandera jamais rien. Pour toi au début se serra très dur, tu ne sauras pas s'il t'aime, il t'ignorerait presque, et au bout d'un temps il s'étonnerait : tien tu es encore là toi ? Moi-même, je ne pourrais pas vivre avec lui. Elle m'a lâché pour reprendre le bras de Serge, et Momo revient se pendre au mien.

– Que voulait-elle ? Me demande Momo

– Elle est amoureuse de Serge, et je l'ai mis sur ses gardes, je lui ai expliqué comment elle devait si prendre, je la plains, elle va pleurer.

– Elle rentre la semaine prochaine, comment va-t-elle faire ?

– Ce n'est pas grave, il rentre à Lyon mi-octobre

– Serge, tu peux l'amener avec toi, c'est une amie à ton frère et à moi, vous êtes nos invités. Tous les deux.

Nous rentrions doucement, Serge et Mireille, chacun leur main dans le short de l'autre, Mireille était encore heureuse, Serge aime se faire peloter. Nous les avons abandonnés à la caravane de Serge, après que Monique eu entrevu les tableaux de mon frère. Et lui a dit

– Serge, vous venez tous les deux demain matin pour le petit déjeuner, à neuf heures.

Puis, doucement nous sommes rentrés, ou je me rappelle, qu'elle n'avait pas mis de culotte, en dansant, quelques-uns se sont rincés l'œil, même avec mes deux mains dessus

– Monique, tu n'as pas mis de culotte, tu m'avais...

– Rien du tout dit elle se plaquant contre moi. Je n’ai rien dit du tous. Met tes mains sur mes fesses, caresse-les, embrasse-moi, j’adore ça. Ne rouspète pas, je suis dévergondé, je le suis devenue à cause de toi. Tu n’as même pas vue combien de fille n’en portaient pas

– Je ne regarde que tes fesses, pas celle des autres. Je ne te demande pas d’être dévergondé.

– Mais moi je le veux, je suis tellement heureuse avec toi.

Nous sommes arrivés à l’hôtel, Mireille était derrière nous, en pleurs.

– Pucelle, Monique. Il m’a embrassé et il m’a dit à demain.

– Tu vois bien, tout n’est pas perdu, il t’a dit à demain lui dis-je. Au passage nous avertissons que Mireille passera la nuit avec nous. Et trois personne de plus pour le petit déjeuner, elle avait demandé à son agent de venir

– Tu veux prendre un bain ou une douche ? Demande Momo.

– Un bain, au camping ce n’est pas possible.

Elle se déshabille devant nous sans plus de pudeur, ses vêtements sur une chaise. Momo en fait autant, et moi je les suis. Je prépare le bain pendant que les deux filles se caressent, toutes les deux assissent sur le bord du lit. J’aime beaucoup cette Mireille, c’est même elle qui à fait de la sorte que l’on ne soit plus puceau, c’est elle qui avec une main divine a fait monter mon érection, c’est elle qui a conduit ma verge dans l’antre de Momo, c’est elle qui la mise dedans, c’est elle qui, avec ses mains sur mes fesses, me faisais faire ce va-et-vient. Enfin c’est elle qui est la cause de notre bonheur, Momo comme moi, nous ne l’avons pas oublié, et qu’elle soit là, nue devant nous, ne gêne personne, nous aimons cette fille.

Nous avons pris un bain ensemble Momo contre moi, Mireille contre Momo. Nous revenons de la salle de bain, Momo et Mireille s’embrasse à pleine bouche, leur langue cherchant leur langue, leurs mains posées sur leurs seins roulaient leurs mamelons entre leurs doigts ou se caressait le ventre et entre jambes, elles mouillaient toutes les deux déjà abondamment.

Momo à présent me prend le poignet pour me tirer vers elle, elle veut me caresser. Mireille me caresse et masse mes fesses maintenant en me disant : Puceau, j’aime tes fesses. Elle me prend mon ustensile, et le rentre doucement dans le trésor de Momo, comme elle l’avait déjà fait. Puis, comme elle l’avait déjà fait, nous fait faire le va-et-vient, sa main a glissé sur mes testicules, et les masse doucement, j’ai presque poussé un cri, tellement ma jouissance était grande.

Momo se trouve sur moi, Mireille à mes côtés. J’ai enfoncé délicatement deux doigts, dans le vagin de Mireille, et je cherche son clitoris. Que J’ai trouvé ! Elle sursaute, se cambre, se tortille de plaisir. D’un seul coup, d’un ensemble presque parfait, nous recevons cette jouissance qui nous fait crié et éjaculer. Mireille éjacule abondamment en m’aspergeant la cuisse. Nous restons là, inerte tous les trois enlacés. Avant de s’endormir, Momo s’est infiltrée entre Mireille et moi, elle est tout de même un peu jalouse. Puis elle m’a serré dans ses bras, une jambe par-dessus les miennes, ses mains sur mes fesses, elle aime mes fesses et voulait de ce fait signaler, que ces fesses-là, lui appartenait.

Un peu plus de huit heures, je me réveille, ma Monique dans les bras, je vois que Mireille est allongée sur la terrasse, je me suis retourné, comprime Momo dans mes bras, contre moi. Elle se retourne, et se retrouve sur mon ventre, sa bouche sur la mienne.

– J’aurais aimé passer toute la journée au lit avec toi me dit-elle mais ton frère et mon agent doivent venir, et j’empeste toute la galerie, hier soir nous ne nous somme même pas laver, vient prendre un bain avec moi.

J’ai fait couler notre bain, bien chaud, comme je l’aime bien, avec beaucoup de mousse.

Elle rouspète, que je veux la faire cuire.

– Mireille, tu t’es déjà douché ?

- Oui, ce matin vous dormiez encore
- Va déjà attendre Serge, vous demander la table de Mademoiselle Grandjean.
- Bien cuite, tu serras encore plus appétissante... je me demande...
- Qu'est-ce que tu demandes ?
- Je me demande si tu es cuite ou cru ? Plus appétissante.
Serge était content de retrouver Mireille, il l'embrasse sur la bouche.
- Je suis content, tu sois déjà là, je t'ai cherché ce matin. Serge s'était assis sur le tabouret du bar, Mireille entre ses jambes, Il la pressait contre lui.
- Moi aussi je suis contente de te revoir. Et tu ne m'avais pas dit de rester, tu m'as dit : À demain, autrement, je serrais resté, je ne les aurais pas dérangés. Tu sais, ton frère et Pucelle, ils sont adorables, je les aime beaucoup. Elle a dit nous devons demander sa table et nous devons aller nous asseoir.
- On peut attendre qu'ils arrivent. Elle à passer ses bras autour de sa taille, sa joue contre son ventre. Tiens regarde, ils arrivent.
J'avais déjà remarqué comme ils se tenaient, très bon signe pour Mireille
- Notre table s'il vous plaît ? Demande Momo
- La numéro huit, Monsieur Robert vous attend déjà.
- Merci beaucoup.

Et nous approchâmes de la table pour faire les présentations. Le petit déjeuner et servi sou forme de buffet, en libre-service, très bien achalandé

- Monsieur Robert, je vous présente Mademoiselle Mireille, Monsieur Serge Motié, mon beau-frère, Serge, je te Présente Monsieur Robert, qui est mon agent et défend mes intérêts. Je pense que nous pouvons nous asseoir, on pourra mieux discuté.
- Allons nous approvisionner, dis-je, avant de rentrer dans une discussion, je comprends mieux si mon estomac ne dit plus rien. De retour, nos assiettes plainent, Momo, commence.
- Serge, mon cher beau-frère, es-tu intéressé par la vente de tes tableaux ?
- Bien sur, très intéressé
- Bon, serrais-tu intéressé de devenir mon poulain ? Je m'explique. Dans toutes mes expositions, seront présentés tes tableaux avec les miens, comme un peintre que je trouverais très bien, et que j'aimerais pousser en avant.
- Cela devient intéressant, que dois-je faire ?
- Exposer.
- Combien cela me coûte ?
- Rien, c'est mon affaire, juste la commission de Monsieur Robert.
- Tu fais ça, comme ça ? S'en rien demander en échange ?
- Je l'ai déjà mon échange, ton frère, mon Poupon, tu vois, je suis née fille unique, gâté, par mes parents, maintenant je suis gâté par Mon Poupon, je viens d'une famille aisée, et je gagne en ce moment plus que mon père, tu seras le frère que je n'ai jamais eu et que je n'aurais jamais, peut être m'apportes-tu encore la sœur que je n'ai pas eue, je suis au comble du bonheur, profite-en.
- Ai-je le droit de t'embrasser ? Demande Serge
- Bien sur, mais ne pas me l'user, je m'en sers encor. Répondis-je.
- Serge, je te laisse avec Monsieur Robert, je dois faire quelques achats avec Poupon. On se retrouve à dix-huit heures ici, ton frangin veut manger une paella
- D'accord, je sais ou elles sont, bonnes et pas chère.
- Et prends soin de Mireille. Nous l'adorons

La première séance de peinture

– Que veux-tu encore acheter ?

– Des shorts et t-shirt pour toi, tu n'en as que deux, quinze jours ici, ils vont sentir bon.

Bon gré, mal gré j'étais obligé de la suivre à la fin, quatre shorts et une dizaine de t-shirts trois jupes courtes pour elle, quelques souvenirs pour la famille. Elle à vu un restaurant avec dégustation d'huîtres, nous aimons bien tous les deux. Nous avons mangé 6 huîtres chacun. Après ça, j'avais envie d'un steak pommes frites. Ou elle m'a piqué presque la moitié de mon steak, et la salade, ensuite nous somme rentré. Elle voulait travailler avec ses tableaux, ma présence était naturellement obligatoire. Et comme à son accoutumé, je devais en sa présence être dépourvu de tous vêtements, caméra bien entendu centrée sur mon nombril à quinze secondes. Elle avait accepté mon offre, si moi je suis à poil, elle devait l'être également. Sur son chevalet, deux toiles commencées ou l'on pouvait déjà deviner mon corps dans différentes positions, mon visage manquait encore.

Elle m'ordonna de marcher de long en larges devant la caméra. Elle me parlait de différents thèmes je répondais. Des fois en souriant, des fois froissé, gêné j'avais souvent droit à mon baiser. Puis, j'ai perdu patience, et je commençais à me rebeller, j'ai vu comme elle était contente, elle venait de terminer mon visage avec l'expression qu'elle cherchait depuis le début. Comme le brave chien, je venais de gagner mon susucré. Elle pose ses ustensiles, se lève, regarde sa toile en prenant du recul avec le sourire, me tend la main.

– Poupon, viens voir, regarde, c'est l'expression de ton visage que j'ai voulu que tu me donnes, maintenant, je veux faire l'amour avec toi avant de terminer ce tableau, viens : tu es mon ange, tu es mon Poupon, tu es mon amour, tu es mon homme, et je t'adore.

Sans attendre de réponse, ce n'était d'ailleurs pas une question, mais pour elle une constatation, une obligation, elle commence en m'embrasser tous le corps à une vitesse vertigineuse, je ne pouvais rien faire contre et ne le voulais pas non plus. Elle embrasse ! Ma bouche, mon nez, mes oreilles, mes joues, mes épaules, ma poitrine, mon ventre, mon sexe, mes testicules. Elle me pousse sur le lit, à la renverse. Elle prend mon sexe dans sa bouche, entre ses lèvres titille mon gland du bout de sa langue. Mon pieux et assez raide, elle s'empale sur mon gland qui lui ouvre ses chaires dans son fourreau toujours bien étroit, je sens comme elle mouille abondamment, je sens ses muscles qui attrape mon pénis, l'enferme et le masse elle jouit de sentir ma virilité pénétrer dans ce trésor qu'elle m'a offert.

Elle a rejeté sa tête en arrière, ses deux mains sur ma poitrine cambrée, elle jouit de ce moment elle se remonte maintenant doucement puis redescend, son ventre ! Sursaute, tressaute, soubresaute, tremble. Sous l'action, mais elle continue. Nous sentons la jouissance toujours plus forte qui arrive, Je suis obligé de la soutenir, elle ne peut plus ! se concentrer, coordonner ses mouvements se tenir assise. Le désir est toujours plus grand, jusqu'à l'orgasme qui nous fait nous contracter jusqu'à faire mal pour ensuite tout relâcher dans un cri et l'éjaculation finale. Elle retombe sur ma poitrine, sa bouche sur la mienne, elle à du mal à respirer, son corps ! Vibre, frémi, tremble, encore. Nous sommes heureux, satisfait, ravi, enchanté de ce qui nous arrive. Il est presque dix-sept heures, nous avons tous bien calculé. Nous partons à notre rendez-vous avec mon frère.

Nous avons retrouvé Mireille et Serge peut après dix-huit heures, qui s'impatientaient déjà. Nous avons commencé à boire l'apéritif, Il boit le pastis avec Mireille, et nous notre Martini.

Effectivement, une très bonne paella espagnole, abondante, et bon marché, serge avait eu raison. Le problème fut lorsque je voulus payer ou Monique, il n'y avait rien à faire. Comme il connaît tous le monde dans la ville, nous n'avions aucune chance de payer. Serge présentait Monique à tous ses gens comme étant sa belle-sœur, et même en mini-jupe et son petit corsage presque ouvert, imposait le respect, elle montrait avec son allure et son charme, qu'elle vivait aisément. Sans même s'en rendre compte

Pour moi, ce fut tout autrement, j'ai fait sa connaissance, elle était déjà dans mes bras, à moitié nue dans l'eau, les cheveux mouillés et défait, sans maquillage, elle n'en a qu'autour des yeux, la deuxième fois dans le mini-car, ou elle s'est accroché à moi et resté coller. Après, je ne voyais plus rien, je subissais, passivement ou activement, elle avait pris les rennes, et je ne m'en plains pas. J'étais et je suis le plus heureux des hommes. Cette colonie de vacances que nous avons fait ensemble, nous a permis de nous connaître et de nous apprécier. Je ne pense plus, qu'avec elle, je me pose la question avant de la lui poser.

Mon frère Serge était content, nous étions contents, et Mireille l'était également. Elle lui a aidé à emporter ses tableaux, elle a donné son point de vue. Ce soir après le repas, il l'avait emprisonnée dans ses bras, la serrant contre lui, tout en discutant avec nous. Nous avons été très durs avec mon frère, nous nous sommes donné rendez-vous pour midi, à une condition, nous payons.

Nous sommes rentrés, mes mains essayant toujours de cacher ses petites fesses bien rondes de Monique, Mireille n'est pas venue, nous supposons que tout est en ordre.

Dans notre chambre, elle me fit mettre nue comme de coutume, et me demanda de m'asseoir derrière elle, mon ventre contre son dos, mes mains sur sa poitrine, les caresses sont autorisées. Je la regardais peindre par-dessus son épaule, de temps en temps, je recevais un coup de pinceau sur le nez, de temps en temps un petit soubresaut lui faisait faire une faute, regardait sa toile profondément avant de décider si une correction devait être faite ou non.

Elle a terminé ses toiles, il était presque vingt-trois heures, elle se retourne heureuse.

– Poupon, j'ai mis presque le double du temps nécessaire, mais j'ai joué,

Effectivement, l'essuie-mains qu'elle avait mis sous ses fesses pour s'asseoir, n'était pas mouillé, mais trempé. Une petite douche ensemble et nous avons dormi bien serré l'un contre l'autre.

Quant à Mireille, Serge la devêtit lui-même, la caressant sagement, demandant à tout moment s'il lui avait fait mal. Il était plein d'égard à son attention beaucoup mieux que la première fois avec lui, ou elle avait l'impression qu'il se trouvait obligé de faire cet acte. Il la caressa longuement, la faisant mouiller, (ce qu'il n'avait pas fait la dernière fois), ses doigts entrés dans son vagin, sa bouche jouant avec les seins de Mireille, il la fait jouir avant de la pénétrer doucement, lentement et pour jouir lui-même dans un train d'enfer. Ils ont fait l'amour cette nuit-là 3, 4 fois ou plus, elle ne pouvait plus le dire. Elle n'avait pas dormi de toute la nuit, mais elle était heureuse. Au matin (à dix heures), il lui apporta un bol de café noir.

Mon frère, content et content de lui-même me dit en douce.

– Maurice, nous avons baisé toute la nuit, au moins dix fois

– Tu n'exagères pas des fois ?

– Un peu, mais vraiment on a eu du plaisir, je l'aime bien cette gosse.

– Cette gosse va quand-même avoir dix-neuf ans. Et elle t'adore, elle nous la dit. Va doucement avec elle, on l'aime cette gosse comme tu dis.

Nous avons pris notre roulement, le matin, on se levait à six heures, et allions faire un tour dans la piscine. Nous nous sommes presque battus, elle voulait se baigner à poil, et moi, je ne le voulais pas

– Poupon, ils nous ont dit que l'on avait le droit.

– Mais moi, je ne te donne pas le droit, ta nudité, c'est la mienne, c'est à moi, je ne veux pas la montrer à d'autre.

– Égoïste.

– À ce sujet je suis égoïste.

Nous avons signé un compromis, j'accepte son mini mayo, qui lui cache que ses petits poils, et le soutient gorge, qui essaye, sans succès, à cacher ses auréoles. Mais elle n'ira pas se baigner à poil. Huit heures, petit déjeuner, ensuite sur la plage ou promenade, après midi, peinture jusqu'à seize heures, ce sont les heures les plus chaudes, dix-sept heures rendez-vous avec Serge et Mireille, sortir ensemble.

Aujourd'hui, serge doit se rendre à Bézier pour ses affaires, il emmène sa Mireille, et nous avons décidé d'aller à la pêche sur un chalutier. Ce chalutier devait retirer ses filets, Monique a naturellement mit sa caméra en route, bien attaché à la balustrade dans son étui de plongée. Maintenant, nous essayons de pêcher avec leurs cannes à pêche de trois ou quatre mètres de longueur, Monique s'est battu avec, pour simplement la faire bouger un peu, mais elle a perdu le combat, je suis venue en renfort, et dans le fou rire de tous l'équipage, nous avons abandonné.

Le premier filet vient d'être retiré, presque une tonne de poissons est enfermée dans la cale, deux filets doivent être encore tirés, pour le deuxième filet une attache a rompue, et les poissons nous est tombé sur la figure, une chance, ils nous avaient noué une corde autour de la taille. Cela n'a pas fait mal, mais nous a surpris, nous n'avions pas de vêtement de rechange, et nous dégagions un adorable parfum, a plus de cent mètres à la ronde. De quoi tuer les mouches, ou les attirer, mais certainement pas pour entrer dans notre hôtel de grand lux. Qui à dix-huit heures devait être plein de clients. Nous nous sommes lavé tout habillé dans les douches de la plage, sans savons rien y fait.

Quelques fois, j'ai de bonnes idées, nous somme rentré dans le parking, après avoir téléphoné à la réception, pour qu'il nous apporte deux peignoirs, à notre voiture nous avons du leurs expliqués ce qui nous était arrivé, et un sac en plastic pour nos vêtements puant et trempés. Enfin emmitouflé nu dans ses peignoirs, nous nous sommes faufile entre les clients et de devant les rires du personnel, jusqu'à notre chambre. J'ai retenu Monique de justesse qui voulait sauter dans notre lit, nous avons mis presque une heure pour nous débarrasser de ce parfum, en nous brossant, et avec l'aide de toutes ses huiles et parfums qui étaient à notre disposition.

Cela a été quand-même une très bonne journée, nous avons bien ri et nous en rions encore, nous nous sommes fait monter notre repas dans la chambre. Et nous avons dormi comme des anges, peut-être mieux encore.

Tout de suite après le petit déjeuner, vers neuf heures trente, nous somme partit, avec ses petits bateaux à peine assez grands pour deux personnes, nos affaires sont restées dans les vestiaires, bien fermées, nous étions tous en mayo, Momo avec son mini mayo, Mireille avait presque le même, mais préférerait sans soutien-gorge.

– Tu vois Poupon, Mireille n'a pas de soutien-gorge.

– Et toi, tu n'en as presque pas, cela suffi, ce n'est même pas assez

– Ah ses hommes

– C'est de ta faute, tu dis toujours : je t'ai. Je te tiens, je ne te lâche pas. Tu dois subir.

En Montant dans le bateau, Momo c'est accroché, son soutien-gorge est tombé, irréparable. Elle est toutes contente, maintenant les seins nus.

– Tu vois poupon, ce n'est pas de ma faute.

– Et tu es bien contente hein ?

– Oui. Répond-elle,

À une bonne distance de la cote, elle a enlevé le reste de son bikini. Et nous avons commencé par faire les fous avec Serge et Mireille tous les deux également nus, j'étais le seul à avoir gardé mon short, le petit slip de Momo sait envoler après un coup de vent, notre rigolade n'a vraisemblablement pas plus à la direction. Ils sont venus nous chercher pour rentrer, bien que nous ayons payé pour la demie-journée. Momo nue devant le comptoir, réclamait son argent de retour, qu'ils ont rendu à contre-cœur. Et moi en colère, parce qu'elle s'engueulait avec le loueur à poil. Serge et Mireille se fendaient en deux.

– Momo tu mérites une fessée

– Oh oui dit-elle, tu me donnes une fessée ?

– C'est le monsieur qui vas te la donner

– Je veux que ce soit toi qui me la donnes

– On verra à l'hôtel.

Arrivée à l'hôtel, ma colère n'était pas passée, et j'étais plus que décidé de lui donner une fessée. Bien entendu elle n'était plus d'accord, je dus lui courir derrière ! Autour du lit, sur la terrasse, dans la salle de bain ou je finis par l'attraper. Je la jette sur le lit, elle essaye encore de se protéger le derrière, mais ma main a claqué sur sa fesse, elle se rétracte, deuxième coup, elle met son visage dans ses bras, elle pleure, quelque coup encore j'en suis au sixième, ses fesses son devenu rouge.

– Poupon, tu me fais mal, j'ai comme des frissons dans le ventre.

– Encore quatre. Elle pleure toujours.

– Poupon, je mouille.

– Tu as pissé ?

– Non, je te dis, je mouille, j'ai une envie folle de faire l'amour, prends-moi, fais-moi jouir, viens, je le veux.

– Je t'ai fait mal ?

– Oui, mais je jouis, je t'en pris fais-moi l'amour.

Avec des gestes fébriles, m'ôte mon short, me prend ma verge dans sa bouche pour la préparer ! La faire grandir, grossir, raidir, la préparer. Elle se dépêche, ses mouvements sont très rapides comme si elle n'avait pas le temps, je lui donne encore une petite claqué sur les fesses.

– Poupon arrête, je vais jouir sans toi.

Enfin mon pic se faufile, dans son antre, elle ferme les yeux dans un grand soupir de soulagement, son corps tremble, elle me serre dans ses bras, jouissant de mon pénis, qui la chauffe, elle ne voulait plus se séparer de moi. Envahi de soubresauts et de contorsions se contracte pour nous faire jouir ensemble, éjaculé ensemble. Moi qui avais des remords de l'avoir frappé, je la caressais, l'embrassait de tout ce que je pouvais atteindre de son corps.

– Excuse-moi mon amour, je ne te bâterais plus, c'est promis.

– Non mon ange, mon amour, mon Poupon, c'est de ma faute, et puis, ta fessée m'a fait jouir encore plus fort. J'ai vraiment aimé. Et je ne peux pas m'arrêter de t'aimer comme ça.

Le reste de nos vacances fut admirable, bien que j'essayasse toujours de l'empêcher de faire ses petites exhibitions. Elle aimait montrer ses fesses et sa poitrine, ce qui allait bien avec Mireille, elles s'entraînaient toutes les deux. Serge, lui ne disait rien, il les trouvait bien mignonnes.

Le retour à Lyon

Maintenant, nous devons retourner à Lyon, nos vacances ne sont pas terminées, mais nous leur avons donné la date de notre arrivée, Papa et Maman nous attendent. Elle à simplement téléphoné pour avertir, une journée de retard, elle veut aller à pont d'arc, nous passeront la nuit à l'hôtel « **Le mas du Terme près de la veine d'Orniac** » une très grande piscine, ou l'on pouvait se baigner nue. Elle n'était jamais venue. Malgré ma protestation, elle à louer une chambre dans un des plus chers hôtels de la région.

– Poupon, laisse-moi ce plaisir sil te plaît, on peut se le permettre plus que largement. Elle était tellement triste que je ne pouvais plus trop être contre. Je suis bien obligé de m'y faire, elle tellement belle, même nue, et tellement amoureuse, je ne devais pas y voir de mal.

Nous sommes partis comme d'habitude, très tôt le matin, et nous avons pu visiter la veine d'Orniac, déjà le matin, à onze heures nous avons terminé. Puis, après un repas génial, nous sommes descendu voir le pont d'Arc. À trois heures nous étions de retour, nous avons décidé de se baigner dans cette piscine, avec mouvement d'eau, je n'ai plus rien dit pour sa nudité. Je ne voyais qu'une chose, ma chérie était heureuse. Normalement, le petit déjeuner commençais à huit heures le matin, ils ont fait une exception pour nous, à six heures trente nous avons pris notre petit déjeuner, à huit heures nous étions en route. Nous avons pris l'autoroute jusqu'à Montélimar, de là, la nationale sept. Nous voulions acheter des fruits pour nos parents et de la lavande. Huit cagettes de pêches, quatre cagettes d'abricots, et au moins dix kilos de Lavande séchée.

Ou j'invite mes parents

À Valence, nous avons encore mangé au restaurant, puis tranquillement nous sommes rentrés à Lyon ou nous étions attendu. Maman Hélène a levée les bras au ciel

– Mon Dieu mes enfants, qu'est-ce que nous allons faire avec autant de fruit, Maurice, tu pourras en donner un peu plus à ta maman. Tien Maurice, tu pourrais bien inviter tes parents aussi, nous aimerions bien faire connaissance.

– Dimanche si tu veux Maman dit Monique

– Bonne idée.

Nous étions Monique et moi très fatigué. Nous sommes montées dans notre chambre, et tout de suite Momo me rappela, que je devais être nu. Je voulais prendre un bain de toute façon, ce qui me fit le plus grand bien. J'étais heureux d'être de retour, même si ses vacances, avait été les meilleurs que je n'eus jamais eus. Lorsqu'elle est venue me rejoindre, je dormais dans l'eau bouillante. Elle se poussa, le dos contre moi, et enroula mes bras autour de sa poitrine. Nous restâmes au moins une heure, l'eau était déjà froide. C'est elle qui me réveilla, à genoux dans la baignoire vide en m'embrassant le visage, nous devions prendre notre repas du soir. Elle me donna mon short, t-shirt et espadrille.

– Et mon slip ma chérie ?

– Tu n'en as pas besoin répond-elle. En m'embrassant.

– Grande sale, tu veux encore passer tes mains.

– Pourquoi grande sale, après une heure dans la baignoire, je pense que ton truc est propre non ?

Elle avait à coup sûr, raison. Après un apéritif, une ratatouille niçoise avec du dos de raie, sauce chasseur nous attendait, pêche et abricots comme dessert, c'était à prévoir. Le garçon apporta une enveloppe, pour Mademoiselle Monique et pour monsieur Maurice, une demoiselle Nicole l'a apportée. C'est une invitation pour une partie masquée pour la semaine prochaine.

Ce que Momo n'a pas lu à ses parents, c'est le post-scriptum : « nous avons R.C. ». Après avoir bien mangé et bien bu merci Papa Marius, nous retournâmes dans notre chambre, et comme de coutume maintenant, nous regardions la télé, nu.

– Dis-moi Momo, que veut dire R.C. ?

– Mon chou, R.C. veut dire Règlement de compte. Cela veut dire qu'un garçon c'est faufile dans la place, faisant croire qu'il n'ait pas marié, et il va être puni. Viens contre-moi, serre-moi dans tes bras. Je crois que ton pénis frappe à ma porte.

– Laisse-le entrer,

– Mais je veux dormir ce soir, bien serré contre toi.

– Cela n'empêche pas, tu le laisses entré et nous dormons accouplé l'un dans l'autre.

Mon pénis entra donc dans son nid bien chaud, et comme elle le voulait, assembler comme une seule personne, nous étions heureux. Je ne pouvais plus m'imaginer vivre sans elle, pourtant nous nous connaissons que depuis trois mois

– Tu vois Monique, je dors bien mieux dans ce lit qu'à l'hôtel, la prochaine fois je vais emmener mon duvet de puceau.

– Non, Poupon tu n'emmèneras rien du tout, je vais le cacher.

- Tu oublies que c’est notre duvet d’amour, de puceau.
- Je n’ai pas oublié, mais je crois que nous ne sommes plus des puceaux.
- Mais nous n’avons pas tout essayé ce qui est dans notre livre.
- Nous n’avons plus besoin de notre livre, pour savoir ce qui est bon pour nous, comme maintenant ! Dormir encastré l’un dans l’autre, bien serré l’un contre l’autre, bouche contre bouche, mes seins contre ta poitrine, tes mains sur mes fesses, mes mains sur tes fesses, ce n’est pas dans le livre, et j’aime ça, comme toi d’ailleurs.
- Tu as raison Momo, embrasse-moi.

Il est huit heures, Momo me réveille avec un baiser, des caresses, un bol de café comme je l’aime et trois croissants.

- Tu sais qu’aujourd’hui c’est dimanche, et que l’on va chez tes parents, pour les fruits et pour les inviter au restaurant.
- Oui c’est vrai, je pense qu’à dix heures cela suffi. Tu dois m’embrasser.
- Je viens juste de le faire.
- Ce n’est pas assez, encore une fois. Elle m’embrasse encore une fois, assez longuement.
- Viens dire bonjour à mes parents, ils travaillent déjà.

– Bonjour Poupon, dit Papa Marius, tu peux bien m’embrasser, mon futur gendre. Bien dormit ?

– Papa Marius, depuis que je dors dans ses bras, je dors admirablement bien, je ne rêve même plus, je dors dans ses bras.

– N’oublie pas, nous attendons tes parents ce soir ?

– Oui, on y va maintenant, apporter les fruits, pour la confiture, Maman adore ça, et les inviter. J’aimerais faire une gratinée au madère, tu m’autorises ?

– Oui, je serai ton assistant. Je n’ai pas peu m’empêcher de l’embrasser. Merci papa Marius

Nous sommes arrivés, presque onze heures, Maman préparait le repas de midi, Maman était contente que je lui rende visite, et nous fume bien entendu invité pour le repas.

– Monique, dit-elle, tu restes pour midi !

– Oui, si vous le désiré

– Maurice, elle est vraiment belle ta petite amie

– Maman, elle est plus que mon Amie, elle est ma fiancée, et je l’adore.

– Comment va ton frère, tu lui à rendu visite je crois ? Je n’avais pas envie de parler de serge devant mon père, c’était toujours des problèmes. J’ai changé la conversation.

– Nous t’avons apporté des pêches de l’Ardèche, et des Abricots, tu pourras nous faire de la confiture. Je vais les chercher, ce sont six cagettes de pêches et trois cagettes d’abricots.

J’ai dû faire deux voyages, perdants ce temps, elle expliqua à Monique qu’elle faisait de la pâte de fruit avec, les peaux. Puis, je les ai invités à boire l’apéritif. En s’y rendant, j’avertis le père que nous n’invitons pas ses amis

– Papa, je n’invite pas tes amis, nous sommes en famille. En plus, c’est Monique qui paye, je ne voudrais qu’elle alimente tous tes copains. Il a tordu la bouche, il a encaissé, mais il

n'a rien dit. Perdants que j'y pense, je vous invite ce soir au restaurant, nous venons vous chercher à dix-huit heures, d'accord ?

– Qu'est-ce qu'on mange demande mon père.

– Gratinée au madère, le reste, je ne sais pas.

– D'accord dit-il.

– Tu vois Momo, je savais qu'il dirait oui pour la gratinée.

Maman c'était douté que nous venions, elle avait préparé un civet de lapin mariné dans du vin rouge, c'était excellent. Maman adore ses garçons, surtout moi, je suis toujours son gros bébé. Elle avait été contente de revoir Monique, que l'on soit toujours ensemble, qu'elle soit aussi gentille et amoureuse, une maman peut s'en rendre compte. Elle l'aimait comme sa fille. Momo, dans quinze jours devait commencer à l'école des beaux-arts, à côté de chez nous, et comme elle était seule le midi, invita Monique au lieu de manger à la cantine, de venir manger à la maison. Monique, ma Momo a acceptée.

– Maman, Monique vient vous chercher à dix-huit heures, et on vous raccompagnera après le repas.

– Tu ne viens pas nous chercher ?

– Non, j'ai du boulot.

De retour, Papa Marius m'attendait, dans la cuisine.

– Poupon, j'aimerais que tu m'expliques, comment vas-tu faire ?

Je lui explique, et il me complimenta, me donna encore quelques conseils pour la préparation, il a exigé, que le service soit fait par un garçon, et me demanda de lui expliquer, Marius était aux anges, le garçon à très bien compris, mon explication était parfaite, mais je transpirais à grosses-gouttes. Momo n'a pu s'empêcher de m'embrasser, en m'essuyant ma sueur. Mon travail n'était pas encore terminé, comme ce plat n'existait pas à la brasserie, je dus faire une liste des ingrédients nécessaires, avec la quantité. Il a été obligé de m'aider pour la quantité, et m'a expliqué comment on devait faire le calcul de la quantité par convive.

Pendant que Momo alla chercher mes parents, je préparais mes croûtons, fromage râpé, couper les oignons, préparé la soupe elle-même. Et tous les ingrédients sur une table roulante, et pour flamber le tout. Marius avait préparé une ratatouille niçoise, avec deux médaillons de veau. Pêche melba pour le dessert avec une bouteille de champagne

Mes parents sont arrivés, je venais de donner la main au garçon pour le service, et pouvais me concentrer sur mes invités. Marius avait déjà préparé une bonne bouteille de vin blanc pour la gratinée et un bordeaux pour le reste. Je fis les présentations. Bien que je sois assez gauche à ce sujet, je ne m'en suis pas mal tiré, Momo toujours accroché à mon bras, elle souriait, ne disait rien, elle était contente de moi, je le sentais l'orque pour me dire très bien, elle me serrait le bras

– Madame Hélène, monsieur Marius Grandjean, je vous présente ma mère Suzanne Motié, mon père Philippe Motié. Maman, Papa, je vous présente Madame Hélène, et monsieur Marius Grandjean, les Parents de Momo, pardon, les parent de Monique. J'espère avoir fait les présentations comme il faut.

Monique se penche à mon oreille pour me dire : Mon chéri, c'était formidable et me tourne la tête pour me donner un baiser sur la bouche. J'ai pu me rendre compte, que papa était très impressionné. Momo pris la relève pour la distribution des places, m'arrangeât encore mon col, comme le faisait maman il y a quelque mois encore. Maman l'a vu faire et a souri amoureusement. Marius fit apporter l'apéritif, Pastis pour lui et papa, Martini rouge pour les autres, Il n'était pas

question de menthe à l'eau, pour moi. Papa et Maman ne savait pas qu'ils étaient les propriétaires du restaurant.

– Monsieur Motié, je voulais vous dire en passant, que votre fils nous a régalié avec sa gratinée au madère, c'est lui qui l'a préparé, seul, j'ai juste contrôlé, je n'ai pas eu besoin de prendre la main. Momo était fière de moi,

– Il a même su exactement expliquer le service au garçon de salle ajoute Momo, je suis fière de lui. Elle me serrait le bras à me faire mal.

– Dis-moi Maurice, tu connais le patron d'ici ?

– Bien sur, et toi aussi.

– Je ne connais personne ici.

– Si, il est devant toi, c'est le père de Monique.

– C'est... le père...

– Oui, le père de Monique, Monsieur Marius Grandjean. Papa est resté perplexe.

Il était plus de vingt-deux heures, lorsqu'ils décidèrent de partir. Moi, j'avais trop bu, deux verres de vins, pour moi cela était de trop, la tête me tournait.

– Momo, accompagne-moi, la tête me tourne, je dois me coucher.

Elle m'aida à monter dans notre chambre, me dévêtit, me passant un gant de toilette d'eau froide sur le visage, tu veux que je te mette dans la baignoire, je n'ai pas répondu, mais avec des tas d'huile spécial me mis dans l'eau froide. Elle était très triste, me dit encore : j'accompagne tes parents, je reviens tout de suite mon Poupon. Elle m'excusa devant ses parents et les miens, et fit le plus vite qu'elle put, pour revenir. Sans plus donner d'explications, embrassât ses parents et vin me rejoindre, me fit des tas de massages faciaux, me fit renifler des tas d'essence et de parfum, elle me lavât avec ses gels à la main, un amour de petite bonne femme. Puis elle me mit au lit, arrangeât sa chambre, avant de se joindre à moi, contre moi, je n'allais pas mieux, elle me fit rouler sur son ventre, et nous nous sommes endormis. J'ai ronflé comme une moto, et toute la nuit elle n'a pas dormi. Elle me surveillait, comme si j'étais un moribond, pour chacun de mes mouvements, se demandant pourquoi, venais me caresser, lorsque j'ai arrêté de ronfler, elle s'est tout de suite penché sur moi, croyant que je ne respirais plus. Elle a réveillé sa mère plusieurs fois, pour savoir ce qu'elle devait faire, Monique en pleure et mama qui riait.

– Maman, tu ne peux pas rire comme ça, il est très malade, je vais appeler le docteur.

– Mais non ma fille, tu n'as pas besoin de docteur, il a pris une cuite ton bon homme, pas plus, demain matin il va avoir soif, peut être mal à la tête, et ce sera terminé. Va dormir ma poule.

Elle se coucha contre moi, et comme je ne ronflais plus, exténué par la fatigue, fini par s'endormir. À quatre heures du matin, elle se réveille en sursaut, allume toutes les lumières de la chambre, m'embrasse tendrement en pleurant, vérifie bien que je respire bien, contrôle les battements de mon cœur, le trouve trop lent, me met le thermomètre dans le derrière, chose qu'elle n'avait jamais fait, va réveiller sa mère nue, qui vient à sa demande pour la rassurer, me rendre visite, je dormais comme un prince,

– Maman, je te dis qu'il est malade, il faut appeler le docteur.

– Avant d'appeler le docteur, fais-lui un tee et on le réveille. Habille-toi au moins. Elle met son peignoir de l'hôtel et se dépêche de faire du tee. Maman me réveille

– Bonjour mon garçon me dit-elle comment vas-tu ?

– Très bien merci.

- Tu n’es pas mort je vois. Alors je vais me recoucher. Maman est repartie
- Tu veux du tee ? Elle met sa main sur mon front pour ma température, recompte mes pulsations. Tu n’es plus malade ?
- Je n’ai jamais été malade mon cœur, j’avais une bonne cuite
- j’ai cru que tu avais un empoisonnement par l’alcool, je voulais appeler le docteur, j’avais peur, je n’ai pas dormi.
- Tu vois ma chérie étain la lumière, viens dormir avec moi, nous n’avons rien de prévu pour ce matin, nous allons dormir. Maintenant je ne vais plus me cacher, après deux verres de vin je ne boirais que de la menthe à l’eau ou orangeade, je te promets. Elle éteignit la lumière, laissa glisser son peignoir au sol et vin se glisser contre moi.
- Mon poupon, j’ai tellement eu peur.
- C’est fini mon petit amour, ne pleure plus. Et nous, nous sommes rendormis. Je me suis réveillé à huit heures, je l’ai laissée dormir.
- Alors le mort demande Maman Hélène en souriant comment vas-tu ?
- Je suis vraiment désolé, normalement, je ne bois pas d’alcool, un apéritif, un verre de vin et pas plus, je lui ai promis de m’en tenir la, et de ne boire que de la menthe ou des jus de fruits
- Papa Marius, j’aimerais que tu M’apprennes à faire les achats
- Pas de problème mon garçon. Tous les matins entre sept et huit heures, ici nous passons nos commandes, et tu vas apprendre, tu as raison, tu pourras prendre ma place. Pour le cas, ou je serais malade.

Les filles de La Martinière

Ce soir, c'est la punition, le Pigeon doit être puni. Comme chaque fois, chacun doit apporter sa contribution. Peut après quatorze heures, Janina du groupe des filles et venue rendre visite à Momo, et lui explique ce qui c'est passé, et ce qui va se passer.

– Pucelle, George et l'amie d'Henriette, et il a annoncé, qu'il couchera aujourd'hui avec elle. Seulement, Janine Le connaît, il est Marié. Nous avons fait notre enquête, sa femme est persuadée qu'il la trompe. Nous l'avons invité.

– Très bien Janina, nous allons rigoler ce soir, je viens avec mon Poupon.

Le soir venu, nous nous rencontrons tous, Momo a donné pour nous deux une participation de cinq cents francs. George et déjà arrivé, et les filles lui ont donné un masque de pigeon. La musique est très bruyante, les jeunes danses et cris, ils sont contents, du moins presque tous. Je ne bois que des jus d'oranges, et Momo également.

La musique s'arrête, Janine prend la parole.

– Messieurs, tenez-vous, en face de votre partenaire. Bandez-vous les yeux. Elles avertissent sans un mot, que les autres hommes comme moi, ne doivent pas se bander les yeux, ce qui suit et uniquement pour Gorges.

– Notre jeu, s'appelle le jeu de la vérité. Quatre filles ce sont placées en silence à côté de lui, Henriette est retirée, la femme de Georges prend sa place.

– Les hommes, vous devez vous déshabiller, vous donnez vos vêtements et chaussures à votre partenaire en face de vous.

– George, terminé ?

– Oui.

– Bien, le jeu commence. Pour ce jeu, vous êtes obligé de bien connaître nos statuts. Il est interdit de mentir, chaque mensonge sera punis, pour certain mensonge, avec punition Physique. Toutes les filles devront rester à visage couvert, pour éviter les éventuelles représailles. Tous les garçons présents, doivent se dénuder complètement, sans restriction et sans exception. Tous les couples se tiennent face-à-face, et les garçons se bande les yeux, sans tricherie. Vous serez tenue de répondre à toutes les questions, une question non répondue, sera considéré comme un mensonge. Si vous êtes prêt, vous lever la main.

Les vêtements de George, ont disparu, et quatre filles, ceinture noir de karaté se sont approchées de George, car il s'agit bien de lui pour cette fois. Henriette, la victime, change de place, la femme de George se tient devant lui. Deux filles une serviette enroulée autour de leurs mains se place à côté de sa femme.

– Nous commençons par puceau.

– Puceau, es-tu encore puceau ?

– Non.

– Est-ce que Pucelle est, elle encore Pucelle ?

– Non.

– En es-tu sûr ?

- Oui, plus que sûr.
- Y a-t-il des objections ? Non ? Aimes-tu ta pucelle ?
- Bien sur, je l’adore même.
- As-tu fait l’amour avec Pucelle ?
- Oui, bien sur.
- Objection ? Non ? Tu n’es pas marié ?
- Non.
- Pas d’objection ? Non ? Et tu veux te marier avec Pucelle ?
- Bien sur, j’en rêve déjà, dès mon service terminé.
- Alors c’est sérieux.
- Oui, très sérieux.
- Pas d’objection ? Non ? Es-tu prêt à faire l’amour avec Pucelle devant nous ?
- Si elle me le demande, oui.
- L’as-tu déjà trompée ?
- Bien sûr que non, cela ne me viendrait même pas à l’idée.
- Pas d’objection ? Non ? Es-tu heureux avec elle ?
- Plus qu’heureux, je remercie les filles qui nous ont aidés.

- Gérard, c’est à toi.
- Les mêmes questions, avec le même résultat.

- Nous en arrivons à George, le dernier qui est arrivé chez nous, et je suis obligé, de te poser une question préliminaire. Il y a deux jours, tu nous a dit être prêt à appartenir à notre communauté. Est-ce toujours vrai ?
- Oui.
- Tu as reçu notre feuille de route, sur lequel les interdit sont énumérés as-tu lu cette feuille ?
- Oui.
- Alors, si je comprends bien, pas de problème pour la suite ?
- Non.
- Très bien, nous continuons.
- George, es-tu encore puceau ?
- Non.
- Est-ce qu’Henriette est, elle encore Pucelle ?
- Non.
- En es-tu sûr ?
- Oui, plus que sûr.
- Y a-t-il des objections ? Non ? Aimes-tu Henriette ?
- Bien sur.
- As-tu fait l’amour avec Henriette ?
- Non, pas encore.
- Objection ? Non ? Tu n’es pas marié ?
- Non.
- Objection dit une fille, il est marié.
- Ce n’est pas vrai.

- Cela ne fait rien, je note Et tu veux te marier avec Henriette ?
- Bien sur, si elle me le demande.
- Objection, il ne peut pas se marier avec Henriette.
- Si bien sur, je me marierais avec Henriette
- Je prends note. Alors c'est sérieux.
- Oui, très sérieux.
- Es-tu prêt à faire l'amour avec Henriette devant nous ?
- C'est gênant.
- L'as-tu déjà trompée ?
- Bien sûr que non.
- Objection, il la trompe avec sa femme.
- C'est faux, je ne suis pas marié.
- On verra plus tard. Es-tu heureux avec elle ?
- Très heureux.
- Messieurs, faites un pas en avant, enlevé votre bandeau et embrasser votre partenaire.

Nous enlevons nos bandeaux, Je prends ma Momo dans mes bras, et George et pétrifié, sa femme se tient devant lui en souriant. Les quatre filles le bloque par les bras, il ne peut pas s'enfuir, à côté de sa femme encore les deux filles masquées.

- Madeleine, je peux tout t'expliquer eu eu.
- Tu n'as pas besoins, Henriette ne veut pas de toi, et moi je ne veux plus de toi. J'avais des doutes, j'en ai la certitude.
- George, tu nous as menti 3 fois, tu vas recevoir une punition corporelle, pour le premier mensonge, un œil au bord noir. Il gesticule, se débat, une fille lui botte avec force ses parties génitales, il s'affaisse ne pouvant se protéger, il remonte doucement le visage pour regarder sa femme qui lui souri toujours. Puis d'un coup, ne vois plus que des étoiles, une fille lui a frappé l'œil droit. Il bougonne entre ses dents : les salopes, je les aurais. Il voulait voir encore sa femme, sans se douter de rien relève doucement la tête à et vois de nouveau des étoiles, l'œil gauche se ferme presque instantanément, enfin, sa femme lui ajuste un coup sur le nez, et lorsqu'il cherche à se redresser, elle lui lance son pied sans ménagement sur son bijou, il est K.O. les filles le porte dans la rue, sa femme a gardé les vêtements, pris un taxi après avoir donné cinq cents francs pour la communauté.
- Voilà comment se termine l'histoire d'un menteur, qui trompait sa femme dit Momo, je n'aime pas ces gens-là. Poupon, j'ai envie de faire l'amour avec toi.
- Ici ?
- Oui. Regarde, ils ont déjà commencé.